



Jocelyne BACQUET

TOI, MOI, EUX ET NOUS

Remerciements

À mes enfants, à mes frères, à tous mes amis, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À mon "comité de lecture" personnel, pour avoir avalé les moutures successives de ce livre, même les premières, les plus indigestes

À Nicole, qui sait toujours corriger avec justesse tous mes écrits.

À Nicolas, de la part de la nana la plus chanceuse du monde.

À Hervé, enfin, pour avoir ouvert la vanne de mes flots d'écriture, dans chacun des mots que je dépose sur le papier, tu es présent.

TOL, MOI, EUX ET NOUS

Notre vie, qui ne serait peut-être que la résultante de l'addition de toute une file de choix, qui se suivent à la queue leu leu.

Notre vie, se construisant au fil de cette procession, empruntant une direction, puis une autre, puis encore une autre ...

Notre vie, dont nous prenons un peu plus possession, au fur et à mesure de nos choix. Qui devient vraiment « notre » dès lors que nos choix sont vraiment les nôtres, et non pas des décisions guidées par le regard que porte notre entourage, sur chacun de nos actes.

NOTRE vie ...

Chaque direction que nous prenons, à l'orée d'une croisée des chemins, c'est une porte qui s'ouvre vers un nouveau possible, qui reste à explorer. C'est aussi l'abandon des autres possibles, qui se proposaient alors à nous.

Et combien, parfois, on regrette de ne pas avoir exploré tous ces possibles délaissés ! De ne pas avoir pu les explorer, avant que de faire réellement notre choix.

Regrets légitimes, ou qu'il faut juste balayer du revers de la main ?

Sans doute à reléguer au loin, dès lors que les êtres qui nous accompagnent, semblent se nourrir avec plaisir de la lumière que nous leur apportons. Ce sont eux qui nous disent si nos choix ont été les bons.

Et si ce n'est pas le cas ? Impossible alors de faire demi-tour, et de retourner à la croisée des chemins, là où nous avons pris le mauvais sentier.

Malgré tout, et puisque la vie sait être généreuse avec ceux qui lui font confiance, soyons persuadés qu'il existe des chemins de traverse, de ceux qui permettent de rattraper « une » bonne route, et de faire ainsi un meilleur voyage.

C'est donc à nous qu'il incombe de rester à l'affût, de nous montrer capables de les voir, de les reconnaître, tous ces chemins de traverse, dissimulés qu'ils sont au milieu des broussailles qui bordent notre vie.

LE TEMPS

Du temps, du temps, du temps,
Passer du temps,
Donner du temps,
Prendre son temps,
Passer le temps,
Passer son temps.

Passer du temps,
C'est donner à l'autre
Quelque chose qu'on ne possède pas.

Donner du temps,
C'est être là pour l'autre,
L'écouter, le soutenir,
Le voir, le boire aussi,
S'en nourrir parfois.

Prendre son temps,
C'est aussi et sûrement
Prendre le temps des autres,
Pour en faire quoi?

Passer le temps,
C'est attendre que le temps passe,
C'est vieillir trop vite,
C'est voyager mal.

Passer son temps,
C'est le gaspiller,
Ne pas comprendre,
Ne pas vouloir comprendre,
Qu'il nous est compté,
Qu'il n'est pas renouvelable.

Le temps qu'on donne, qu'on prend,
Qu'on s'accorde, qu'on accorde,
Ce temps si précieux,
Qui, bien utilisé
Se transforme à coup sûr
En instants si forts,
Inaltérables par le temps
Qui, lui, poursuit sa course.

Ce temps qui file sous nos doigts,
Qui court dans nos veines,
Qui glisse sur notre corps,
Qui nous échappe sitôt perçu.

Ce présent que l'on peut faire
Sans argent ni efforts dépenser,
Ce présent de l'instant présent, passé, futur,
Se déclinant à tous les temps.

Le temps d'aimer,
Un temps pour tout,
J'ai le temps, si j'ai le temps, j'ai pas l'temps.
On a toujours le temps,
Seule denrée inépuisable
Et pourtant introuvable.

Je te donne mon temps,
Seul vrai cadeau,
Qui ne vaut rien
Et qui vaut tant,
Que tu prends sans le savoir,
Car au tien il se mêle,
Pour que nos temps deviennent autant
D'instant magiques et nourrissants.

1972

Adolescence [adolesãs]: nom commun, de genre féminin, désignant une période de la vie de l'être humain, où les limites et frontières sont très floues et mobiles, et au cours de laquelle les demi-teintes n'ont pas cours. Cette période a la particularité d'être décrite de façons radicalement opposées par celui ou celle qui la vit, d'une part, et ceux qui l'observent, d'autre part.

Le début et la fin de cette période surviennent sans prévenir, et ce n'est qu'après un certain temps de latence, que l'on réalise qu'elle a commencé, ou qu'elle a pris fin.

La raison d'être de cette partie de notre vie n'a pas encore été établie avec certitude, malgré les nombreux écrits publiés à ce jour à son sujet ...

ELLE

Septembre 1972 : nous venons d'emménager dans notre nouvelle maison, et cela s'inscrit en parallèle avec mon entrée au collège. J'ai onze ans, et ce jour-là, je viens d'arriver à l'entraînement de notre équipe de basket. Je suis collée à ma très bonne, et quasiment seule copine, Évelyne.

Nous nous connaissons depuis l'école maternelle. Notre relation est toute en non-dits. Très souvent nous regardons dans la même direction, observons les mêmes personnes et événements, nous savons que nous en pensons la même chose, juste par un regard échangé ensuite, qui en dit long à lui tout seul.

La pudeur des pré ados, sans doute la plus forte qui puisse exister, appliquée à toutes les situations quotidiennes, même et peut-être surtout, les plus banales. Cette pudeur qui nous dit de ne pas parler, parce que tous les mots qui pourraient exprimer les sentiments, les ressentis, nous semblent tellement impudiques, à la limite de l'obscénité. Mots qui feraient souffrir nos lèvres en les franchissant, et qui, à nos yeux, ne peuvent pas trouver leur place dans nos bouches enfantines. Même si nous cherchons déjà à mimer les adultes.

Nous nous sentons bien, entre gamines du même âge, entre filles uniquement, regardant certes du côté des garçons, qui eux, restent uniquement entre eux, même s'ils regardent du côté des filles....

Pour l'heure, le mélange des sexes est impossible spontanément, imposé dans certaines situations, ce qui nous met bien mal à l'aise à chaque fois. Malaise de se montrer, de faire évoluer ce corps qui nous échappe et qui est pourtant le notre, devant un être du sexe opposé, tout aussi emprunté que nous. Mais aussi, malaise de sentir que ce rapprochement nous plaît malgré tout, malgré l'interdit que nous nous posons d'éprouver de tels plaisirs.

Et puis, je viens de faire connaissance avec le collège: une entrée en classe de sixième, qui me fait accéder à un monde inconnu, que je ne pouvais apercevoir que par la petite lucarne qu'était la vie de mon frère aîné dans ce monde-là. Ce que j'en entrevois ainsi était tout à la fois séduisant et si peu sécurisant.

Je me suis sentie immédiatement toute petite dans cet univers. Des noeuds dans le ventre presque chaque matin, de peur de ne pouvoir me repérer dans les couloirs, de me trouver confrontée aux plus âgés, les « Troisième ». Comme les copines, je ne me sentais pas chez moi en ce début d'année, je manquais de repères, voire de repaires. Nous étions reléguées au rang de petites, comme les pauvres CP, perdus dans

la cour de la « grande école ». Sacrée régression, après avoir tant attendu ce passage au collège, vu comme une délivrance de l'enfance, une marche franchie vers l'autonomie. Sectionnement du cordon, enfin !

Nous nous sentions tous dans ce même état de vulnérabilité face aux plus âgés, sans nous le dire franchement, et nous ressentions un réel besoin de faire corps, face à ceux qui avaient atteint, le temps de vivre leurs années collège, la taille, à défaut de la maturité, des adultes. Adultes qui pour l'heure, occupaient toujours à nos yeux, la place tant convoitée, dont nous désirions inconsciemment les détrôner.

Si nous avions su à quel point, eux, à l'inverse, auraient volontiers échangé les places, pour se replonger dans ce qui restait, dans leur mémoire, une époque de leur vie bercée avant tout par une douce et regrettée insouciance révolue, période bénie où les adultes prenaient tout en charge, et où il suffisait de se laisser vivre !

Comme nous nous trompons tous, tant sur nos souvenirs d'adultes, que sur nos prévisions d'enfants. La vie serait-elle un perpétuel leurre, que nous construisons nous-mêmes ?

En cette période de notre vie, nous avons besoin de constituer des groupes, tout autant pour sentir une sorte de force nous tenir, nous nourrir, nous permettre d'avancer, que pour nous identifier à des pairs, être sûrs de notre identité propre: faire

partie d'un groupe pour nous rassurer sur notre singularité ...

Ambivalence de l'adolescence, très forte, frisant le dédoublement de personnalité, qui guidera bon nombre de nos décisions, moins forte au fil des années, avec l'illusion, devenus adultes, qu'elle s'est totalement dissipée.